

## Le déroulement de la guerre

CLT, Numéro 66, juin 1999.

Nous avons réuni ici des commentaires à chaud, descriptions et analyses de cette guerre en cours, en nous concentrant sur l'Europe, car c'est la révolution européenne que l'on espère en premier, même si on sait l'entrevoir, par exemple en Inde.

On remarquera la place qu'occupent ici les textes de Félix Morrow<sup>1</sup> venu du PC à l'Opposition de gauche en 1933, alors qu'il était déjà un journaliste confirmé. En 1943, il est rédacteur en chef de la revue du SWP, *Fourth International*, le principal écrivain politique du journal et du parti, l'homme informé, le gardien de la théorie, l'intellectuel militant. Or ce parangon de toutes les vertus bolcheviques, en désaccord avec la majorité de la direction à partir d'octobre 1943, passe à la fin de 1943 dans l'opposition, où il fait figure de dirigeant. Discipliné, bien sûr, il écrit dans la revue théorique des articles qui tiennent compte de la ligne, c'est-à-dire n'abordent pas le fond mais demeurent d'excellents travaux journalistiques de commentaire. En revanche, il va exprimer dans les bulletins intérieurs, quand il le jugera nécessaire, une ligne différente. Nous l'avons signalé, Morrow-Cassidy fait bloc avec Albert Goldman-Morrison et van Heijenoort-Loris qui, lui aussi, exprime sur « *la question nationale en Europe* » des vues jugées hétérodoxes par les dirigeants du SWP.

Félix Morrow accorde une grande importance à l'analyse du stalinisme et de son rôle, qu'il est le premier, après Trotsky, à avoir soigneusement étudié en Espagne dans sa lutte contre la révolution. En 1942, il dresse un brûlant réquisitoire — exact dans l'ensemble mais comportant des erreurs de détails qui montrent l'insuffisance de l'information en ces années quarante — contre la politique stalinienne dont il dit qu'elle prépare « *un second Versailles* », et contre la thèse de la « *responsabilité* » des travailleurs allemands dans la victoire du nazisme et dans ses crimes contre les populations des pays occupés. Il attache d'autant plus d'importance, après avoir insisté sur cet aspect majeur de la dégénérescence stalinienne du parti communiste de l'URSS, aux raisons de classe qui expliquent le retournement de la situation militaire, le début du recul de la Wehrmacht devant l'Armée rouge.

Dans son étude de la « *signification de classe des victoires de l'Armée rouge* », il éclaire le problème par les deux bouts, montre à la fois la liesse des mineurs gallois, l'appel au secours adressé aux Alliés par la bourgeoisie finnoise et la peur des dirigeants politiques polonais. Sans la moindre concession à la démagogie stalinienne ou aux illusions renaissantes des travailleurs européens, il démontre le lien concret entre les victoires soviétiques et le début d'une véritable résistance populaire dans l'Europe entière, une illustration du fait que les victoires militaires de l'Armée rouge font renaître la confiance et ressuscitent l'espoir, du côté des travailleurs, et la crainte, de l'autre, dans la bourgeoisie et les gouvernements alliés.

Jean van Heijenoort, dans son travail sur « *la question nationale* », a soulevé le problème de la résistance dans laquelle il voit le chemin par où passera bientôt en Europe la résistance ouvrière et sans doute l'aspiration révolutionnaire. Albert Goldman, lui, est préoccupé du caractère nationaliste de nombre de ces mouvements. L'unique perspective pour lui est celle qui relie la résistance ouvrière au mot d'ordre, le seul viable en perspective, des Etats-Unis socialistes d'Europe.

---

<sup>1</sup> 1. Felix Morrow ps de Felix Mayorwitz (1906-1988) militant des JS en 1922, du PC en 1931, de l'Opposition de gauche en 1933, fut l'homme de confiance de Cannon dans la presse du parti avant de s'opposer à lui en 1943.

Et puis, pour de bon, l'Europe bouge. En France, clandestinement, Marcel Hic confectionne tout seul le Manifeste du secrétariat européen sur l'Italie dont le lecteur américain ne saura rien. Dans *Fourth International*, après une analyse de la « première phase de la révolution italienne », c'est encore à Félix Morrow qu'il revient d'écrire le grand article sur l'Italie, c'est-à-dire la révolution européenne tant attendue, sous le gros titre « *La Révolution italienne* ». Tout se met en place ? Le développement révolutionnaire semble illustrer l'analyse de 1941 et l'attente des trotskystes si souvent réitérée et expliquée semble enfin prendre corps et réalité, avec les centaines de milliers d'ouvriers italiens dans les rues, la fuite en panique des hiérarques fascistes, l'inquiétude de l'armée italienne mais aussi des chancelleries d'Europe et d'Amérique. Le gouvernement soviétique montre sa couleur contre-révolutionnaire en ne traînant pas pour reconnaître le gouvernement du maréchal Badoglio. Nous avons fait nombre de coupures dans cet article documenté mais écrit en prison.

Et c'est le début de la crise dans le *Socialist Workers Party*, dans les rangs des nouveaux bolcheviks d'Amérique. Le texte écrit par Marcel Hic sur l'Italie est interdit de circulation par le secrétariat européen. Il lui est reproché notamment de lancer un mot d'ordre jugé « opportuniste », celui d'une Convention ou Assemblée constituante. Au moment même où lui et ses proches collaborateurs sont arrêtés par l'occupant — qui va les assassiner — et où un nouveau Secrétariat provisoire européen (SPE) est mis en place sous l'autorité du Grec Raptis (Gabriel, Pablo), des accrochages se produisent au plénum du comité central du SWP sur la même question : Marc Loris et Morrow, rejoints par Goldman, proposent de lancer le mot d'ordre démocratique de Constituante, invoquent évidemment à leur secours l'autorité de Trotsky. Mais les interminables travaux de la commission de conciliation et la brutale et longue absence de Morrow, frappé d'une dangereuse péritonite, font apparaître une inquiétante réalité, une direction du parti en train de se fissurer.

Le groupe dirigeant du SWP, autour de Cannon, aperçoit les soviets au coin de chaque rue, à chaque lendemain européen, assure qu'armée allemande et armées alliées vont se révéler « également prédatrices », qu'il ne pourra y avoir après la fin de l'occupation en Europe que des gouvernements « de type Franco » et qu'il n'y aura pas de paix. Dans le parti, où il y a plus de réticences que de résistances, le groupe dirigeant est décidé à passer en force : il impose sa ligne à travers la commission du plénum, privée de Morrow, lequel réagit avec violence à sa sortie de l'hôpital.

Le plus grave est évidemment que le groupe majoritaire au sommet du SWP, qui ne manque pas de soutiens dans les groupes européens, sous-estime totalement le danger immédiat du rôle contre-révolutionnaire du stalinisme. C'est ainsi que les majoritaires balaièrent avec mépris les allusions à l'Espagne où ils assurent que Staline n'a pu faire office de bourreau que parce que c'était « dans un coin de l'Europe ». Un membre du comité central français <sup>2</sup> célèbre sa joie d'avoir été dans un maquis avec des staliniens qu'il juge enfin éclairés — ceux-là même au milieu desquels il ne sait pas que les agents staliniens viennent d'assassiner son camarade le militant italien Blasco (Pietro Tresso). Le journal français *La Vérité* fait son titre, en première page, de cette prophétie, terrible aveu de son incompréhension politique totale du problème de son temps, assurant : « *Les drapeaux de l'armée rouge se joindront à nos drapeaux rouges* ».

En Yougoslavie, le contrôle du Kremlin forcément relâché sur les communistes par les circonstances de guerre, a permis que s'exercent sur le parti puis ses formations armées, la pression des revendications nationales et politico-sociales, les aspirations des paysans et des ouvriers. On s'en

---

<sup>2</sup> . Il s'agit d'Albert Demazière. Cf. *La Vérité*, n° 54, 20 novembre 1943, « *Les Partisans à l'œuvre : la libération du Puy-en-Velay* », non signé.

aperçoit à New York, « à des milliers de kilomètres » au moment — 1942 — où personne ne l'a encore nulle part découvert. Ne le sait-on plus, une année plus tard, à l'été 1943 où Dimitrov et Tito échangent des messages fulminants et où « Grand-père » Staline se fait menaçant ? En tout cas, c'est le contraire, le rôle dirigeant moteur, indiscuté, de Staline en Yougoslavie que présente dans *Fourth International* un article bien esseulé du majoritaire John G. Wright. Après l'avoir pressenti — après avoir été les seuls à le pressentir, dans les premières années de guerre dans les Balkans — les dirigeants majoritaires américains, qui se cramponnent à leurs schémas, à la lettre de *Défense du Marxisme*, pour être précis, s'interdisent de comprendre ce qui se passe en Yougoslavie en cette année 1943 où, sur la question de l'État, de la monarchie, de la Constituante, des Comités de libération, la politique de Staline apparaît pour ce qu'elle est, préoccupée, plus que par la « libération nationale » des peuples opprimés, par la nécessité de lutter contre la révolution et de satisfaire aux exigences d'ordre et de stabilité d'après-guerre des Alliés de Washington et Londres.

C'est évidemment son avenir historique que le parti des nouveaux bolcheviks américains joue dans les quelques mois de 1943 où la discussion s'enflamme dans un cercle restreint d'initiés. Pire encore, la quasi-totalité des vaillants combattants révolutionnaires de la IVe Internationale et de ses sections sœurs, principalement en Europe, n'en comprennent l'enjeu, voire en constatent l'existence.

Tout cela en effet se déroule trop vite pour que les membres du SWP et a fortiori ceux des partis européens dans l'illégalité soient seulement informés à temps. Le reste du monde attendra plus d'une année. Ceux qui en discutaient alors ne savaient pas réellement ce dont il s'est agissait.

Au mieux, ils ont considéré les documents publiés post mortem dans des bulletins intérieurs, sans référence ni point d'ancrage sur la réalité nouvelle comme des curiosités historiques, voire — c'est sans doute plus grave — comme la condamnation par tout le passé de leur mouvement et de leurs partis des idées désormais défendues par Morrow et ses amis, dont leurs dirigeants assurent — et il ne fait aucun doute qu'ils en sont convaincus — qu'ils sont en train de s'éloigner de la IVe Internationale et du marxisme, par fatigue, usure, démoralisation : plus d'un demi-siècle plus tard, des militants de grande valeur morale continuent à qualifier leurs adversaires de l'époque comme s'ils ne défendaient aucune idée politique et trahissaient tout simplement, par lassitude et découragement, le programme de Trotsky.

C'est à partir de 1944, alors que la sainte-alliance contre-révolutionnaire se noue solidement, comme on va le voir en Grèce où Britanniques et Soviétiques se partagent le travail dans la répression des *andartes* et de la révolution grecque pour au moins deux générations, que l'on va connaître les textes qu'avaient proposés Goldman, Morrow, van Heijenoort à l'époque où sans doute tout, sinon beaucoup, était possible, ce qui a été empêché par une conception schématiquement mécanique et le refus de saisir les contradictions du développement social et politique de crainte de s'écarter de ce qu'on considère comme une orthodoxie. Nous verrons dans un prochain numéro les textes exprimant cette ligne enfouie et qui ne sont plus, dès cette époque, pour leurs auteurs, que des plaidoyers défensifs de leur fidélité au programme.

Bien entendu, les erreurs se paient, capital et intérêts, très chèrement en politique et en particulier dans le domaine de l'action révolutionnaire.

Incontestablement, la IVe Internationale a perdu alors le pari que Trotsky avait engagé sur la révolution sortant une nouvelle fois de de la guerre — une révolution dont certains de ses responsables avaient une idée infantilement gauchiste et on peut aller dans certains cas jusqu'à parler d'une conception sectaire d'apparatchiks. Le fameux « poison » de la Comintern signalé par Trotsky peu avant sa mort s'est-il manifesté à la veille de la période finale de la guerre ? L'idée n'a rien de réjouissant. Mais il ne s'agit pas d'une histoire drôle.

Il serait cependant injuste, même si ce n'est pas exactement le sujet, de ne pas rappeler ici, comme exemple des efforts héroïques des militants du SWP pour concrétiser la politique de leur organisation, le nombre de ceux qui s'engagèrent dans la marine afin de tenter de faire partie des équipages de bateaux qui se rendaient dans les ports russes et d'y diffuser du matériel politique en russe. A ceux qui jugeraient qu'il s'agissait là d'un enfantillage dangereux certes mais sans conséquence ni portée sérieuse, opposons l'opinion de Staline et de ses services secrets. Le meilleur des agents qu'ils avaient infiltrés dans le parti américain, Floyd Cleveland Miller, dit Michael Cort, fut orienté par eux vers le « *travail maritime* » afin d'être en mesure de contrôler au compte du Kremlin ou de contrecarrer ces initiatives et se trouva ainsi dans le *Socialist Workers Party* le responsable de nombre de ces hardis volontaires pour le grand voyage.